

# Romanité roumaine : une analyse socio-culturelle

Autor(en): **Niculescu, Alexandru**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **36 (1977)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-28574>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Romanité roumaine — une analyse socio-culturelle

«È difficile immaginare e indovinare la latinità di un popolo che, nelle sue tradizioni spirituali non conosce nè Virgilio, nè Seneca, nella cui cristianità mancano Agostino e i padri di lingua latina, che ha subito, solo per tardo riflesso, i rivolgimenti dell'umanesimo e che ha trovato il primo fecondo contatto coll'Europa occidentale all'epoca del liberalismo» (L. Olschki, *Struttura spirituale e linguistica del mondo neo-latino*, Bari 1935, p. 33).

Plus d'une fois, des chercheurs s'occupant de la zone roumaine du monde roman ont été obligés de plaider, preuves à l'appui, en faveur de la conservation de la latinité en Dacie, tandis que pour l'Italie, la Gaule, l'Hispanie, la Lusitanie et même pour la Sardaigne, la Sicile, la région alpine rhéto-romane et le Frioul cette nécessité n'a jamais existé. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène: l'histoire agitée des régions orientales de l'Empire romain, pas toujours suffisamment connue, pas toujours bien comprise, et le rôle singulier joué par la population roumaine, vivant dans une zone ethniquement hétérogène, ayant une culture spirituelle et matérielle placée pour une bonne part sous le signe de l'Orient, par suite de son isolement du monde latin, ont amené certains historiens et linguistes de perspectives diverses à mettre en doute la latinité du roumain.

C'est ainsi que s'expliquent des affirmations comme celle-ci: «der Beweis, daß das Rumänische eine romanische Sprache ist, ist noch nicht erbracht»<sup>1</sup>, et que sont nées les réserves de certains balkanistes ou slavisants comme B. Kopitar, Fr. Miklosich, G. Weigand, Kr. Sandfeld pour lesquels «eine Betrachtung des Rumänischen nur vom romanischen Gesichtspunkt aus zu falschen Resultaten führen muß»<sup>2</sup>.

Nous devons à Sextil Puşcariu<sup>3</sup> et à W. Meyer-Lübke<sup>4</sup> d'avoir défini «la place de la langue roumaine parmi les langues romanes», «die besondere Färbung des

<sup>1</sup> HUGO SCHUCHARDT, 1893, cité chez G. WEIGAND, *Vorwort. Ompoly und Aranyos-Gebiet, Balkan-Archiv I* (1925), 1-42, p. 5.

<sup>2</sup> *loc. cit.*

<sup>3</sup> S. PUŞCARIU, *Locul limbii române între limbile romanice*, Academia Română, Discursuri de recepţiune XLIX, Bucureşti 1920; trad. fr. (revue) 1937 (*Etudes de linguistique roumaine*, Bucureşti-Cluj 1937, p. 3-54); trad. roum. 1974 (*Cercetări şi studii*, Bucureşti 1974, p. 133-169).

<sup>4</sup> W. MEYER-LÜBKE, *Rumänisch und Romanisch*, Academia Română, *Memoriile Secţiunii Literare*, Seria III, 5 (1930), Mem. 1.

Rumänischen», grâce à leur examen de l'évolution latino-romane: le roumain est caractérisé avant tout par des phénomènes évolutifs spécifiques au latin. Les deux auteurs ont prouvé qu'il n'y a aucun doute quant au caractère roman du roumain; pour Meyer-Lübke<sup>5</sup>, la langue roumaine présente des traits romans sous une forme plus pure encore que les autres langues romanes. Par la suite, c'est à M. Bartoli<sup>6</sup> que revient le mérite d'avoir formulé le trait distinctif du roumain: le roumain est riche en précieuses reliques latines, et il possède un grand nombre d'innovations hardies datant de l'époque post-latine, romane. Il est donc «la plus fidèle, et en même temps la moins fidèle à Rome de toutes les provinces latines» (p. 139): «il romeno è in certo modo il più latino e il meno latino fra i linguaggi neolatini» (p. 142), «Dacia contrasta con la restante Europa neolatina più spesso che non contrastino fra loro l'Italia, la Gallia e l'Iberia» (p. 142). Rien d'étonnant donc dans le fait qu'Amado Alonso taxe le roumain d'«idioma inagrupable»<sup>7</sup> et le juge d'*outsider* par rapport à la *Romania continua*. S. Pușcariu note qu'un romaniste allemand visitant la Roumanie affirme que dans ce pays «tout était roman, mais *autrement roman* qu'en Italie, en France ou en Espagne»<sup>8</sup>.

A. Graur voit dans le roumain «la langue dont la romanité a attendu le plus longtemps d'être reconnue»<sup>9</sup>. On peut en convenir avec Iorgu Iordan: le roumain occupe une «place spéciale»<sup>10</sup>. Ce caractère spécifique est le résultat de son développement périphérique et isolé du monde latin, aussi bien que du fait que ce développement s'est produit dans un milieu linguistique, social et culturel non-latin. Par la suite, l'individualité du roumain s'accroît au moyen d'un renforcement de sa latinité, grâce à des emprunts lexicaux et grammaticaux d'origine latino-romane, effectués par voie culturelle. À la romanité spécifique de la langue populaire est venue s'ajouter, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle et avec certaines variations d'une province roumaine à l'autre, une romanité de la langue de culture.

Essayons à présent d'examiner les différents éléments des relations entre le roumain et le reste du monde (néo)latin.

Nous commencerons par les problèmes historiques et socio-culturels qui sont de première importance. Au début, l'incorporation de la Dacie dans le monde latin a été un phénomène politique et militaire. Ensuite, elle est devenue un fait social et culturel, qui a eu des conséquences sur le plan linguistique.

<sup>5</sup> W. MEYER-LÜBKE, *Rumänisch, Romanisch, Albanisch*, in: *Mitteilungen des Rumänischen Institutes zu Wien*, I, Heidelberg 1914.

<sup>6</sup> M. BARTOLI, *La spiccata individualità della lingua romena*, in: *Saggi di linguistica spaziale*, Torino 1945, p. 139-151.

<sup>7</sup> A. ALONSO, *Estudios lingüísticos. Temas españoles*, Madrid 1961, p. 104.

<sup>8</sup> S. PUȘCARIU, *Ost- und Westromanisch im Lichte der Sprache, Die Tatwelt* 13 (1937) 161-168; trad. roum. *Cercetări și studii* 1974, p. 460.

<sup>9</sup> A. GRAUR, *La romanité du roumain*, *Bibliotheca Historica Romaniae, Etudes* 9, Bucarest 1965.

<sup>10</sup> IORGU IORDAN, *Importanța limbii române pentru studiile de lingvistică romanică*, in: *Actele celui de al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică*, I, București 1970, p. 67-76.

Au II<sup>e</sup> siècle, la conquête de la Dacie par les Romains, sous Trajan, a marqué l'apogée de l'Empire, la plus grande extension des frontières du monde latin. Sur la Dacie déferlaient une langue et une culture matérielle et spirituelle qui unifiaient le centre et le sud de l'Europe, de l'océan Atlantique au Pont-Euxin, de la Méditerranée au Rhin et au Danube, et qui s'étaient acquis, au fil des siècles, l'expérience de la colonisation et de la romanisation. Cependant, les premiers contacts avec le monde latin dataient depuis longtemps. Grâce aux marchands, la civilisation romaine avait pénétré au nord du Danube bien avant la conquête de la Dacie<sup>11</sup>. C. Jireček<sup>12</sup> et plus tard N. Iorga<sup>13</sup> ont montré que les 150 ans d'autorité romaine sont une période trop courte dans l'histoire de la romanité sur les bords du Danube pour expliquer l'intensité et la persistance de la latinité au nord de ce fleuve. En fait, la romanisation de la Dacie avait commencé dès la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., lorsque des marchands romains (et grecs de langue latine) pénétrèrent dans les régions au nord du Danube. Il est fort possible que l'alphabet latin ait été employé (ou du moins sporadiquement connu) par les Géo-Daces. Cette première romanisation fut consolidée pendant toute la période où la Dacie était soumise à l'administration impériale (106–271), période pendant laquelle des colons romains venus des provinces voisines (les deux Mésies, la Thrace, la Pannonie, la Dalmatie) et orientales (l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte), mais aussi de l'Italie, de la Gaule, de la Rhétie et même de l'Afrique, donc *ex toto orbe romano*, porteurs de la culture matérielle et spirituelle latine, vinrent s'établir en Dacie<sup>14</sup>. Ces colons apportaient avec eux une langue latine dont le statut socio-culturel était vulgaire, familier. Toutefois, nous ne savons que peu de choses de cette langue et de sa structure. Les quelque 3000 inscriptions latines (face auxquelles nous ne trouvons que 36 inscriptions en grec) attestent une langue qui n'est ni plus ni moins correcte que celle des autres provinces romaines. Il est probable qu'à la cour des rois daces, on connaissait la langue et l'écriture latines: un vase découvert dans la cité dacique de Grădiștea Muncelului, portant l'inscription DECEBALUS PER SCORILO (fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), prouverait, selon C. Daicoviciu, que le latin était en usage chez les Daces<sup>15</sup>. L'archéologie a découvert des traces d'écriture latine. Il semble donc qu'il y ait eu en Dacie des *litteratores* et des *scribae* capables d'organiser des écoles élémentaires. Un grand nombre de briques découvertes à Drobeta, Sucidava, Sarmizegetusa, Porolissum portent les traces d'exercices d'écriture, travaux de débutants (soldats, particuliers); une stèle représente un enfant portant à la main des poinçons à écrire (*stili*); à Alburnus Major on a trouvé des tablettes de cire sur lesquelles les scribes écrivaient, sans doute, en latin ou en grec. Rien ne

<sup>11</sup> C. C. GIURESCU, *Formarea poporului român*, Craiova 1972.

<sup>12</sup> C. JIREČEK, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I, Wien 1901.

<sup>13</sup> N. IORGA, *Istoria literaturilor romanice*, București 1919 (I. Introducere).

<sup>14</sup> ALEXANDRU PHILIPPIDE, *Originea românilor*, I, Iași 1925, p. 333–349; C. C. GIURESCU – DINU GIURESCU, *Istoria românilor*, I, București 1974, p. 80–81.

<sup>15</sup> *Istoria României*, réd. STEFAN PASCU, București 1974, p. 38.

prouve cependant qu'il y ait eu en Dacie des écoles du genre qui existait en Gaule et en Ibérie<sup>16</sup>. La présence du verbe *scribere* dans le lexique roumain pourrait plaider en faveur d'une pratique continue de l'écriture seulement s'il se confirmait que son sens référentiel (roum. *scrie* 'dessiner, gratter la terre') est identique en latin et en roumain. Toutefois, il faut tenir compte aussi des recherches de N. Mihaescu, prouvant que les inscriptions latines du Danube comportent certains traits «urbains, abstraits, livresques» qui indiquent l'existence d'une «couche sociale superposée assez mince»<sup>17</sup>. Tout compte fait, le latin implanté en Dacie était plus archaïque (LINGULA, EQUA, FURCA) et plus populaire (FICÁTUM par opposition au FÍCATUM du latin occidental, influencé par le terme grec); sur le plan socio-culturel, c'était un latin inférieur au latin cultivé d'Occident. Mais il conservait, çà et là, des traits socio-culturels supérieurs: ainsi dr. *cearcăn* 'halo' (< lat. CIRCANUS au lieu de CIRCINUS) et dr. *staur* (< lat. STABULUM, forme non syncopée; la syncope serait populaire) prouveraient l'existence de formes cultivées en latin danubien<sup>18</sup>. Il se peut qu'une partie des mots qui manquent en roumain, mais sont présents dans toutes les autres langues romanes<sup>19</sup>, comme par exemple AMOR, CAUSA, COLOR, GAUDIUM, JUNGERE, LABORARE, MATER, PATER, etc.<sup>20</sup> soient restés inconnus à la grande majorité des Daces pour la simple raison que c'étaient des mots cultivés, abstraits, littéraires, peu usités ou inconnus dans les couches socio-culturelles inférieures. Les différences entre le latin daco-mésique, qui deviendra le roumain, et les structures latines de l'Occident roman ne relèvent donc pas seulement de l'opposition entre zone périphérique isolée et zones centrales, innovatrices (M. Bartoli), mais étant d'ordre socio-culturel, elles existent à l'intérieur du latin même.

Outre ce problème socio-linguistique, le latin danubien n'a pas bénéficié non plus, en temps utile, du contact avec le latin médiéval d'Occident. En revanche, il eut des rapports avec le latin de Byzance, par la Scythia Minor et par les cités du Bas-Danube, qui poursuivirent leur existence urbaine jusque vers le VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi que l'a montré N. Iorga<sup>21</sup>, Byzance fut une «base romaine» en laquelle la population

<sup>16</sup> Academia Republicii Populare Române, *Istoria României*, I, réd. C. DAICOVICIU, E. CONDURACHI, I. NESTOR, GH. STEFAN, D.M. MATEI, București 1960, p. 436; C.C. GIURESCU – DINU GIURESCU, *Istoria românilor din cele mai vechi timpuri pînă astăzi*, București 1971, p. 130–131.

<sup>17</sup> M. MIHAESCU, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman*, București 1960, p. 279.

<sup>18</sup> S. PUȘCARIU, *Limba română*, I, București 1940, p. 188, (21976).

<sup>19</sup> «Pan-roman sauf roumain», I. FISCHER, *RRLi*. 9 (1964), 595–602; reprenant et complétant une idée de I.A. CANDREA (*Elemente latine dispărute din limba română*, Cours universitaire lithographié, București 1932).

<sup>20</sup> Cf. la liste complète in: Academia Republicii Socialiste România, *Istoria limbii române*, II, réd. I. COTEANU, GH. BOLOGAN, MATILDA CARAGIU MARIOTEANU, VL. DRIMBA, I. FISCHER, MARIA ILIESCU, M. ISBAȘESCU, LILIANA MACARIE, H. MIHAESCU, C. POGHIRC, SEBASTIAN POPESCU, M. SALA, S. STATI, București 1969, p. 122–128.

<sup>21</sup> Dans sa conférence «Ce e Bizanțul?» de mars 1939, aujourd'hui in: *Sinteza bizantină*, éd. DAN ZAMFIRESCU, București 1972, p. 27.

daco-roumaine s'est toujours reconnue, étant donné l'esprit latin qui imprégnait l'Empire Romain d'Orient<sup>22</sup>. Dans ces conditions, le latin implanté en Dacie a pu s'appuyer, au cours de l'histoire mouvementée de cette contrée, sur les usages administratifs de la Byzance latine qui le promouvait. La Scythie, on le sait, est restée latinophone jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle.

La structure latine de la langue roumaine est donc déterminée par des éléments sociaux et culturels spécifiques. Le mérite revient à I. A. CANDREA d'avoir reconnu «que l'état de culture actuel (du peuple roumain) a été précédé par un état culturel inférieur et qu'aux premiers temps de son existence le peuple roumain, comme tout autre peuple, a dû avoir une culture rudimentaire»<sup>23</sup>. O. Densusianu<sup>24</sup> a souligné le caractère pastoral et agricole de la civilisation roumaine d'autrefois, tandis que S. Pușcariu a fait ressortir le caractère «rustique» du latin devenu roumain: «la langue roumaine ne s'est donc conservée que dans la mesure où elle était parlée par un élément rustique»<sup>25</sup>. Ces constatations se vérifient, tout d'abord, par des faits lexicaux: O. Densusianu insiste sur les éléments latins à sémantisme pastoral<sup>26</sup>; S. Pușcariu signale quelques évolutions sémantiques caractéristiques pour une civilisation rurale (MERGERE, PALUS, -DEM, PONS, -TEM, CARRARIS, BUBALUS, PLACENTA<sup>27</sup>) ainsi que la perte d'éléments lexicaux du domaine de la culture matérielle et spirituelle urbaine (VILLA, FORUM, STRATA, PLATEA, VIA, RUGA); à la «ruralisation» de la langue romane orientale a succédé un «appauvrissement» du lexique, le paysan et le pâtre opérant avec un nombre restreint de notions<sup>28</sup>. Le lexique latin héréditaire en roumain est l'expression de communautés socio-linguistiques isolées (*Sprachinseln*) conservatrices (dans le but de préserver leur identité), usant d'un code linguistique «restreint»<sup>29</sup>, à l'intérieur d'un répertoire culturel élémentaire. On a pu parler, dans ce sens, du caractère «essentiellement populaire» du latin sur lequel se fonde le roumain (ce qui est aussi, d'une certaine façon, un problème de sélection à l'intérieur du stock linguistique à disposition); on a même pu interpréter l'occurrence, en roumain, de certains lexèmes romans comme test de contrôle de l'appartenance du proto-roumain au latin populaire (M. Bartoli). C'est dans ce même sens que nous pouvons parler d'une «rupture» survenue entre le latin roumain et le latin d'Occident. Comme

<sup>22</sup> «Nutrido de espíritu romano», Byzance a constitué «un sustituto lingüístico latino dinámico que durante cierto tiempo fue capaz de apoyar a los romanos orientales» (E. LOZOVAN, *Romania y Barbaricum, Romanica 1* [1968], 131–157).

<sup>23</sup> *Straturi de cultură și straturi de limbă la popoarele romanice* (1913), in: FLORICA DIMITRESCU, I. A. Candrea, *lingvist și filolog*, București 1974.

<sup>24</sup> O. DENSUSIANU, *Păstoritul la popoarele romanice*, București 1913.

<sup>25</sup> S. PUȘCARIU, *Le rôle de la Transylvanie dans la formation et l'évolution de la langue roumaine, La Transylvanie 2* (1938), p. 51.

<sup>26</sup> *Op.cit.* (N 24), ainsi que: *La vie pastorale chez les Roumains*, Paris 1914, et *Cuvinte latine cu semantism păstoresc*, București 1929.

<sup>27</sup> *Op.cit.* (N 3 et 8), ainsi que *Etudes de linguistique roumaine*, București – Cluj 1937.

<sup>28</sup> *Op.cit.* (N 8), p. 465.

<sup>29</sup> *Restricted* (= public) code, selon B. BERNSTEIN.

l'a montré A. Rosetti, cette rupture s'est produite en plusieurs étapes: le latin «oriental» qui appartenait au «groupe du latin parlé en Italie» (II<sup>e</sup>–IV<sup>e</sup> siècles) s'est transformé en latin «balkanique», «réduit au latin parlé dans la Péninsule Balkanique, à l'exclusion du latin d'Italie» (à partir du V<sup>e</sup> siècle), en enfin en roumain (VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles)<sup>30</sup>.

Ainsi, Rosetti confirme, en un sens, l'opinion de S. Pușcariu, qui estime que le latin «pouvait se transformer plus vite en une langue romane au Bas-Danube que dans les pays de l'Ouest»; en Orient, le latin «s'est bientôt détaché du milieu des langues romanes apparentées et a évolué en même temps que d'autres idiomes non apparentés»<sup>31</sup> dans le cadre de systèmes socio-culturels homogènes. De là vient que «la grande différence entre le trésor lexical du roumain et celui des langues romanes d'Occident est constituée par la quantité de mots nouveaux qui, au cours des siècles, se sont ajoutés aux mots héréditaires; les sources qui ont enrichi les langues occidentales sont tout autres que celles où a puisé le roumain»<sup>32</sup>. En effet, la différence la plus pertinente entre le roumain et les autres langues romanes se laisse saisir dans le lexique: celui-ci est, en roumain, ainsi que l'a montré G. Rohlfs, «ganz unabhängig von der allgemeinen Romania»<sup>33</sup> et comprend beaucoup de types lexicaux qui ne se retrouvent pas dans les autres langues romanes (parmi ceux-ci, un nombre important est d'origine non-romane).

C'est dans ces conditions que s'est produit le contact avec les autres langues du sud-est de l'Europe, caractérisées par des contextes sociaux et culturels similaires: «Quando due o più comunità linguistiche mantengono contatti prolungati all'interno di un vasto campo di comunicazione, si formano correnti di diffusione reciproca con la conseguente formazione di uno *Sprachbund*, comprendente un gruppo di varietà, come dialetti, lingue limitrofe, distinto o linguaggi speciali che coesistono nello spazio sociale. Prestiti persistenti per lunghi periodi creano all'interno di tali gruppi somiglianze di struttura linguistiche»<sup>34</sup>. Encadré par les zones de civilisation de la Péninsule Balkanique, à la suite d'importantes migrations pastorales<sup>35</sup>, le roumain comporte des particularités lexicales (mais aussi phonétiques et grammaticales) communes avec le bulgare, l'albanais et le néo-grec, langues qui, si elles ne sont pas identiques, sont au moins caractérisées par un *substratum* concordant: B. Kopitar, en 1920, a déjà attiré l'attention sur ces concordances. C. Weigand a repris ce problème

<sup>30</sup> A. ROSETTI, *A propos de la place du roumain parmi les langues romanes*, BRPh. 2 (1963), 215–233; trad. roum.: *Istoria limbii române*, București 1968, p. 587–595.

<sup>31</sup> *Op.cit.* (N 8), p. 462 et 464.

<sup>32</sup> *Op.cit.* (N 27), p. 42.

<sup>33</sup> G. ROHLFS, *Romanische Sprachgeographie, Geschichte und Grundlagen. Aspekte und Probleme mit dem Versuch eines Sprachatlas der romanischen Sprachen*, München 1971.

<sup>34</sup> J. GUMPERZ, *La comunità linguistica*, in: *Linguaggio e società*, a cura di PIER PAOLO GIGLIOLI, Bologna 1973, p. 269–208 (p. 273).

<sup>35</sup> «Il faut tenir compte des déplacements des pasteurs ayant le latin comme langue maternelle, au nord et au sud du Danube» (A. ROSETTI, *Istoria limbii române*, București 1968, p. 86).

dans un esprit quelque peu tendancieux en 1925<sup>36</sup>; K. Sandfeld l'a étudié dans le détail, *sine ira et studio*, puis N.S. Troubetzkoy et Roman Jakobson ont consolidé la théorie. Le concept d'une «union linguistique balkanique» a été généralement accepté, bien qu'il soit une notion «géographique»<sup>37</sup> et qu'il indique une union *in fieri* qui devrait, avant qu'on en parle de façon affirmative, être établie avec précision sur la base de faits irréfutables<sup>38</sup>.

De toute façon, «la latinité orientale a eu à combattre des éléments alloglottiques»<sup>39</sup> pour devenir la langue roumaine. Mais la question à laquelle plusieurs auteurs ont essayé de répondre est la suivante: le roumain est-il devenu ce qu'il est *par* ces infiltrations non latines, ou existait-il déjà en tant que tel *avant* ces interférences avec les autres langues des Balkans et avec le slave? Le premier à chercher une réponse a été I.A. Candrea qui affirme, dans l'introduction à sa thèse: «Lorsque les Slaves font irruption dans les pays balkaniques, c'est-à-dire vers le VI<sup>e</sup> ou le VII<sup>e</sup> siècle, la période latine peut être considérée comme terminée et la langue roumaine comme formée»<sup>40</sup>. Plus tard, en 1940, S. Pușcariu a écrit: «L'influence de la couche slave superposée (...) a commencé à un moment où les lois phonologiques les plus importantes étaient établies en roumain et où l'organisation de la langue était fixée dans ses traits principaux»<sup>41</sup>. Ces derniers temps, I. Pătruț, en conclusion à son analyse de slavisant, a soutenu la même hypothèse<sup>42</sup>. D'autre part, O. Densusianu<sup>43</sup>, I. Bogdan<sup>44</sup>, A. Rosetti<sup>45</sup>, Iorgu Iordan<sup>46</sup> – ce dernier apportant à l'appui «l'opinion quasi-unanime des linguistes et des historiens» – se rallient à l'idée que l'élément balkanique et l'élément slave ont contribué à constituer l'individualité de la langue roumaine en tant que langue romane<sup>47</sup>. Aujourd'hui, ce débat peut être jugé dépassé; il suppose une «constitution en idiome indépendant», c'est-à-dire un moment de «formation» que les idées actuelles sur l'évolution du système d'une langue n'admettent plus: «A aucun moment de son évolution (...) le roumain, comme n'importe quelle autre langue romane, n'est autre chose que le latin parlé sans discontinuité dans les provinces de l'empire romain, depuis la conquête romaine et jusqu'à nos jours»<sup>48</sup>. A tout moment

<sup>36</sup> *Op.cit.* (N 1).

<sup>37</sup> Selon IORGU IORDAN, *BRPh. I* (1961), 169.

<sup>38</sup> Selon V. PISANI et E. LOZOVAN (E. LOZOVAN, *L'«union linguistique» comme hypothèse de travail*, *BALM* 8-9 [1966-67], 27-38).

<sup>39</sup> I. IORDAN, *op.cit.* (N 10), p. 69.

<sup>40</sup> I.A. CANDREA, *Les éléments latins de la langue roumaine. Le consonantisme*, Paris 1902, cité d'après FLORICA DIMITRESCU, *op.cit.* (N 23), p. 23-24.

<sup>41</sup> S. PUȘCARIU, *op.cit.*, (N 18), p. 284.

<sup>42</sup> I. PĂTRUȚ, *Studii de limbă română și slavistică*, Cluj 1974.

<sup>43</sup> O. DENSUSIANU, *Histoire de la langue roumaine*, I, Paris 1901.

<sup>44</sup> I. BOGDAN, *Istoriografia română și problemele ei actuale*, București 1905.

<sup>45</sup> *Op.cit.* (N 35).

<sup>46</sup> *Op.cit.* (N 10).

<sup>47</sup> A. ROSETTI, *op.cit.* (N 35), p. 268.

<sup>48</sup> A. ROSETTI, *op.cit.* (N 30), p. 587.

de son évolution, une langue est en même temps «formée» et «en train de se former», elle est un système constitué qui répond aux fonctions sociales et individuelles du langage. S. Pușcariu a déjà fait remarquer en 1910 qu'«une langue vivante, encore sujette à évoluer, ne représente en tous temps qu'un échelon intermédiaire»<sup>49</sup>. Dans le débat sur les contacts de la langue roumaine avec le monde non-latin qui l'entoure, nous pouvons donc négliger les vieux concepts de *sub-*, *super-* et *adstrat* – ce que faisait déjà, sous une autre perspective méthodologique, M. Bartoli – et retenir que la structure du roumain est latine: sa latinité, pour parler métaphoriquement, a toujours fini par avoir le dessus. Cela veut dire que les Roumains n'ont pas abandonné leur langue latine au fil des siècles et qu'ils sont restés conscients de sa *continuité* dans le temps, en opposition marquée envers les autres langues du sud-est européen. Cela signifie également que, pour expliquer le grand nombre d'éléments non-latins intégrés à la structure latine de la langue roumaine, il faut retenir l'hypothèse avancée par S. Pușcariu, E. Gamillscheg, A. Rosetti, selon laquelle des locuteurs de langues non latines (des Slaves surtout) auraient appris le roumain. Iorgu Iordan appelle cela «le pouvoir d'assimilation» de la langue roumaine<sup>50</sup>. A. Graur voit dans ce fait une preuve de la vitalité des tendances latines continuées en roumain. Quant à nous, nous considérons ce phénomène comme un acte fondamental de *language loyalty*, selon l'expression d'U. Weinreich<sup>51</sup>. L'individualité de la langue roumaine, résultant de cette «loyauté linguistique», consiste dans sa faculté d'utiliser les éléments étrangers nouveaux qu'il assimile au renforcement de sa propre structure latine: l'absorption des éléments non-romans a contribué à la conservation d'éléments latins, dans la mesure où les acquisitions de structures grammaticales balkaniques et slaves ont développé des phénomènes préexistant en latin. Ce n'est pas un paradoxe que d'affirmer que le roumain a conservé et renforcé sa romanité par l'entremise de contributions non romanes<sup>52</sup>.

La langue roumaine est donc la langue latine de plusieurs communautés socio-linguistiques homogènes, isolées et conservatrices, ayant une expérience culturelle relativement peu étendue. Elle se compose d'un grand nombre de traits distinctifs à statut populaire (familier). Le roumain n'est pas seulement une langue riche en mots latins populaires (où n'ont pas survécu PATER, MATER, mais TATA, MAMA, ni VIA, mais CALLIS, à côté des sens populaires de PLACENTA, BLANDITIA, ADJUTORIUM, INCIPERE)<sup>53</sup>, mais aussi une langue où s'est librement développé le cas allocutif du vocatif (*lup! lupule! bunică! bunico! Maria! Marie!*, etc.), une langue où se sont grammaticali-

<sup>49</sup> S. PUȘCARIU, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (1910), in: *Cercetări și studii*, éd. ILIE DAN, préface de G. ISTRATE, București 1974 (p. 98); cf. aussi *op. cit.* (N 27), p. 117.

<sup>50</sup> *Op. cit.* (N 10), p. 70.

<sup>51</sup> U. WEINREICH, *Languages in contact*, The Hague-Paris 1968.

<sup>52</sup> ALEXANDRU NICULESCU, *Individualitatea limbii române între limbile romanice. Contribuții gramaticale*, București 1965, p. 142.

<sup>53</sup> S. PUȘCARIU, *op. cit.* (N 3), et (N 8), p. 461; A. ROSETTI, *op. cit.* (N 35), p. 182–196.

sées les structures pronominales discontinues (*mi-a dat mie, mă aude pe mine*) et où, en général, prédominent les structures familières emphatiques (négation redondante: *nu a venit nimeni*; détermination redondante: *băiatul (a) cel(a) bun(ul)*, etc.)<sup>54</sup>. Le roumain est une langue où la correction exercée par les couches supérieures de la culture n'a pas existé (ou bien s'est exercée avec beaucoup moins de rigueur que dans les langues romanes occidentales). Il n'est donc pas étonnant que le roumain présente beaucoup de points communs avec les autres langues romanes à «culture réduite», comme le sarde, les dialectes italiens du sud et les dialectes rhétoromans: la situation du roumain est semblable à celle de ces régions pour des raisons de concordance sociale et culturelle bien plus que pour des raisons de géographie linguistique (zones isolées et latérales).

Caractérisé par ce statut socio-culturel, le latin oriental s'est intégré dans l'aire culturelle de l'Europe orientale. Après avoir été coupé de la culture latine de l'Occident roman, la langue romane *in statu nascendi* des régions danubiennes et du sud du fleuve s'est retrouvée dans la zone byzantine, de culture grecque, au même titre que les langues voisines qui avaient accepté les formes de civilisation communes aux Balkans: «le bilinguisme des peuples balkaniques dont le grec constituait, en règle générale, le second terme, se présente à nous comme une hypothèse nécessaire pour expliquer certains traits linguistiques communs aux langues balkaniques»<sup>55</sup>. L'enrichissement du vocabulaire du roumain *in fieri* du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle et surtout après le X<sup>e</sup> siècle est le résultat de l'inclusion de la romanité danubienne dans la zone de culture grecque<sup>56</sup>.

La forte influence lexicale grecque a été directe jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, indirecte par l'entremise des langues slaves après le VIII<sup>e</sup> siècle et de nouveau directe (depuis Byzance) après le IX<sup>e</sup> siècle. Elle se manifeste d'abord par l'introduction de termes appartenant au vocabulaire général de la chrétienté orientale (*biserică*) et à l'univers humain, animal et végétal: *mic* ('petit'), *mîngîia* ('caresser'), *căscă* ('bâiller'), *cuteza* ('oser'), *oarfăn* ('orphelin'), *sterp* ('stérile'), *broască* ('grenouille'), *papură* ('jonc'), *zeamă* ('jus, soupe'), *teacă* ('cosse, fourreau'), *pai* ('paille')<sup>57</sup>.

Elle est présente dans tous les dialectes roumains qui l'ont d'ailleurs partiellement en commun avec la «Gräzität» de l'Italie méridionale, étudiée *in extenso* par G. Rohlfs. Plus tard, après l'invasion des Slaves, et la constitution d'une culture gréco-slavonne,

<sup>54</sup> ALEXANDRU NICULESCU, *La determinazione in rumeno e in italiano*, in: *Atti del III Congresso SLI*, Roma 1970, p. 519–561; ALEXANDRU NICULESCU, *Pronominalizzazione clitica rumena e romanza*, *RRLi*. 18 (1973), 467–476.

<sup>55</sup> A. ROSETTI, *op. cit.* (N 35), p. 208.

<sup>56</sup> A. ROSETTI, *op. cit.* (N 35), p. 229–233; H. MIHAESCU, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea*, București 1965, p. 66ss.; W. BAHNER, *Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Südosteuropa*, *Sitzungsberichte der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig* 115 (1970), Heft 3, 35–39.

<sup>57</sup> I. SIADBEI, *Contribuții la studiul latinei orientale III*, *StCerc.* 9 (1958), 175–195 (p. 178); H. MIHAESCU, *op. cit.* (N 56), p. 190–191.

le roumain emprunte à celle-ci le vocabulaire ecclésiastique culturel<sup>58</sup>, la terminologie politique, juridique et administrative, en usage jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'administration des Etats roumains<sup>59</sup>, ainsi que des éléments de civilisation générale: *corabie* ('bateau'), *drum* ('chemin'), *dafin* ('laurier'), *crin* ('lys'), *desagi* ('besace'). C'est donc de là que lui vient un fonds lexical oriental, non romain. Ce processus se poursuit en daco-roumain après le X<sup>e</sup> siècle, en plein Moyen Age, où l'on voit se former un vocabulaire commercial, financier et militaire de source directement byzantine: *agonisi* ('acquérir'), *arvonă* ('acomptes'), *camătă* ('usure'), *ieftin* ('bon marché'), *prisos* ('surplus'), *folos* ('profit, utilité'), *flamură* ('étendard'), *stol* ('compagnie, mil.), *traistă* ('sac'), *pat* ('lit'), *scafă* ('écope'), *urgie* ('fléau'). A cette liste, on peut ajouter des mots qui désignent des objets de culture: *hîrtie* ('papier'), *călimară* ('encrier'), *condei* ('porte-plume'), *dascăl* ('clerc'), *diac* ('clerc'), et des produits commerciaux: *mirodenie* ('aromates'), *mireasmă* ('parfum'), *piper* ('poivre'), *orez* ('riz'), *săpun* ('savon'), *văpsi* ('teindre'), *tigaie* ('lèche-frite'), *piron* ('clou, crochet'), termes «liés au commerce et à la diplomatie de l'Empire byzantin»<sup>60</sup>. A la même époque (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) se crée une terminologie statale et politique durable (*voievod* 'prince régnant', *logofăt* 'chancelier'), ainsi que celle des hiérarchies ecclésiastiques (*arhiereu*, *arhimandrit*, *eclesiarh*, *ctitor*)<sup>61</sup>. On voit donc que l'expansion du lexique roumain est le résultat d'un processus d'acculturation orientale, byzantino-slave, qui réduit le noyau lexical latin hérité à une infériorité numérique toujours plus accusée. Cependant, il ne faut pas oublier que le processus est loin d'être simple: il ne touche que les groupes sociaux avantagés sur le plan culturel. Il varie d'intensité en fonction de la stratification sociale des Roumains au sein de leurs différentes formations statales (qui, elles, sont inspirées par le modèle oriental et se trouvent donc sous l'emprise de la culture dominante); il laisse hors d'atteinte de nombreuses couches sociales non intégrées sur le plan culturel. A mesure que la culture byzantino-slave se spécialise, elle réduit son rayon d'action: au début, elle influençait tous les dialectes roumains; bientôt seul le dialecte daco-roumain et à l'intérieur de celui-ci les couches socio-culturelles supérieures sont concernées. Finalement, elle devient une culture purement superficielle, alors qu'au début elle pénétrait profondément dans la masse des locuteurs roumains. Autrement dit, le processus d'acculturation byzantino-slave parvient à fournir des modèles culturels dominants (peut-être même oppressifs) non-latins à la langue latine qu'est le roumain. N. Cartoian, qui a signalé et examiné ce phénomène mieux que quiconque, l'a décrit en forgeant l'expression d'«âme roumaine dans une langue slave»<sup>62</sup>, après avoir identifié les étapes consécutives de l'«entrée des Roumains

<sup>58</sup> H. MIHĂESCU, *op. cit.* (N 56), p. 83-102.

<sup>59</sup> I. IORDAN, *op. cit.* (N 10), p. 70.

<sup>60</sup> H. MIHĂESCU, *op. cit.* (N 56), p. 192.

<sup>61</sup> H. MIHĂESCU, *op. cit.* (N 56), p. 192-193.

<sup>62</sup> N. CARTOIAN, *Istoria literaturii române*, I, București 1940, p. 28 ss.

dans la culture byzantino-slave», les conséquences restrictives de cette intégration<sup>63</sup>, ainsi que les liens religieux, politiques et culturels directs avec Byzance, conservés en vertu d'un «instinct culturel supérieur»<sup>64</sup>, jusqu'au moment où les lumières de la culture byzantine finissent par s'éteindre, étouffées par l'invasion des Turcs. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, la culture orientale continue à agir sur la langue culturelle roumaine de Valachie et de Moldavie, mais c'est sous la forme d'une influence lexicale turque, qui s'exerce sur les langues de tous les peuples balkaniques politiquement soumis à la Sublime Porte: c'est le lexique politique et administratif, celui de l'armée, du commerce et des relations sociales qui subit les plus puissantes infiltrations. Plus tard, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, on assiste à un retour de l'influence culturelle et linguistique néo-grecque, s'exerçant sur l'élite intellectuelle roumaine qui cherchait l'accès aux idées du siècle des lumières européen pour échapper au pragmatisme borné et conservateur de l'oppression ottomane. A la même période, c'est le même élan libérateur qui pousse la Moldavie à s'ouvrir, sur le plan culturel, à la Pologne et à la Russie. On remarque toutefois que, pendant cette longue période, les différentes influences culturelles orientales (byzantino-slavo-turque, néo-grecque, polonaise et russe), n'agissant pas avec la même intensité dans toutes les couches sociales et linguistiques, ont fait naître des scissions et des variations culturelles sur le territoire cohérent de la langue roumaine. La conséquence en est l'apparition de zones de culture qui coïncident à peu près avec les trois provinces historiquement constituées. Abstraction faite du fonds byzantino-slave commun à tous les dialectes roumains, la Valachie s'oriente surtout vers les cultures grecque et turque, la Moldavie en outre vers la culture slave de Pologne et de Russie, tandis que la Transylvanie et le Banat, dont le lexique régional s'était soustrait à toutes ces influences, s'intègrent dans un autre espace culturel, celui de la «Mitteleuropa» austro-hongroise. Entre ces trois régions s'établit peu à peu, en vertu de l'unité de la langue, un circuit culturel interzonal<sup>65</sup> qui transporte les innovations lexicales de Valachie en Moldavie et, de là, en Transylvanie, et vice versa – de Tîrgoviște à Brașov (XVI<sup>e</sup> siècle), d'Alba-Iulia (1648) à Bucarest (1688), de Rîmnic à Sibiu (XVIII<sup>e</sup> s.), de part et d'autre des Carpates –, contribuant ainsi à unifier la langue de culture (daco)roumaine. On observe donc, au cours des siècles, d'abord la diversification territoriale et socio-culturelle de la langue roumaine qui, à l'origine, avait été homogène, ainsi que sa réunification au niveau de la langue de culture, en vertu de son unité première. A cet égard, le roumain est un cas unique dans la Romania.

De ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas déduire que le roumain parlé par la masse de ses locuteurs ait jamais perdu sa cohésion et son unité. Les phéno-

<sup>63</sup> «La culture slave dont pouvait disposer notre clergé était pauvre elle-même» (N. CARTOJAN, *op.cit.*, p. 14).

<sup>64</sup> XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle; *loc.cit.*

<sup>65</sup> ALEXANDRU NICULESCU, *Les emprunts du type «-(f)ie, -(f)iune»: un aspect socio-culturel de l'occidentalisation romane du roumain*, *RRLi.* 19 (1974), 519-526.

mènes de diversification culturelle ont eu lieu en surface, au niveau de la langue élevée, tandis que dans les couches sociales inférieures et humbles, les structures primitives sont demeurées intactes. La langue parlée suit une évolution distincte de celle de la langue de culture: S. Pușcariu déjà a souligné la «force d'assimiler» et d'«absorber» les éléments étrangers qui sont une constante de l'évolution du roumain<sup>66</sup>; A. Graur met en relief la «résistance du roumain aux influences étrangères» qui s'expliquerait par «la stabilité des éléments traditionnels et le caractère éphémère des éléments dus à des influences étrangères»<sup>67</sup>. La «résistance» du roumain est donc un phénomène de continuité: les tendances latines «ont pu être affaiblies à un certain moment, mais ont repris pied chaque fois que des circonstances nouvelles le permettaient»<sup>68</sup>: l'histoire du roumain est caractérisée par une victoire sans cesse renouvelée de sa latinité fondamentale sur les éléments nouveaux, allogènes.

Grâce à cette fidélité au modèle latin – on peut l'affirmer sans craindre d'exagérer – la langue et la culture roumaines de Transylvanie (et même, çà et là, par des chemins détournés, de Valachie, voire de Moldavie) ont pu renouer le contact avec la latinité et la romanité occidentales, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans nuire à l'«homogénéité sociale du peuple roumain» et à «l'unité affectueuse de sa langue»<sup>69</sup>, bien au contraire. Ce vaste processus linguistique et culturel que S. Pușcariu a appelé «ré-romanisation»<sup>70</sup> – A. Graur, dans un article de journal de 1930, emploie le terme de «rélatinisation»<sup>71</sup>; nous-même, nous avons préféré désigner ce processus par «occidentalisation romane» du roumain moderne<sup>72</sup> – comporte des causes, des manifestations et des implications historiques et sociales qui concernent l'ensemble de la nation roumaine, au-delà et en-deçà des Carpates. Le déclenchement et le développement immédiat de l'occidentalisation dans toutes les provinces roumaines montrent bien que ce phénomène répondait aux besoins d'une communauté ethnique et linguistique qui défendait ses intérêts sociaux<sup>73</sup> et confirmait ainsi la conscience de son authenticité nationale.

En un sens, et d'un point de vue historique, l'«occidentalisation romane» de la langue et de la culture roumaines modernes est encore un acte de *language loyalty*<sup>74</sup>. La réintégration de la langue roumaine dans les circuits culturels de l'Occident roman

<sup>66</sup> *Op. cit.* (N 18), p. 341.

<sup>67</sup> *Op. cit.* (N 9), p. 31 et 36.

<sup>68</sup> *Op. cit.* (N 9), p. 36.

<sup>69</sup> Ces expressions sont dues à S. PUȘCARIU, *op. cit.* (N 8), p. 465.

<sup>70</sup> *Op. cit.* (N 18), p. 370.

<sup>71</sup> Selon I. IORDAN, *op. cit.* (N 10), p. 72.

<sup>72</sup> ALEXANDRU NICULESCU, *L'occidentalisation romane du roumain moderne*, in: *Mélanges offerts à Carl Theodor Gossen*, éd. par G. COLÓN et R. KOPP, II, Bern-Liège 1976, p. 665-692.

<sup>73</sup> I. IORDAN, *op. cit.* (N 10), p. 72-73.

<sup>74</sup> «*language loyalty* tende a unire classi sociali e gruppi locali diversi (...). Si sceglie di usare tale idioma come simbolo della propria fedeltà a un più vasto insieme di ideali politici rispetto a quelli della famiglia o del gruppo di parentela» (I. GUMPERZ, *op. cit.* [N 34], p. 277).

restaure, chez les Roumains, le prestige de la langue et de la culture latines et leur fournit un point de repère, par rapport auquel ils pourront désormais soutenir l'historicité et l'originalité roumaines, prise de conscience importante qui permet le déclenchement du combat pour l'affirmation nationale: consciemment, ils entreprennent la construction de leur culture nationale, car – en termes socio-linguistiques – la «distance» nécessaire des Roumains face aux communautés linguistiques voisines s'est constituée<sup>75</sup>.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est l'époque pendant laquelle la culture de toutes les provinces roumaines s'ouvre à l'Europe latino-romane. Mais – et cela peut paraître étrange et heurter certaines opinions – ce mouvement culturel et linguistique s'est manifesté différemment dans les trois zones roumaines, même si les limites du temps concordent: la Valachie et la Moldavie entrent en contact avec la culture italienne, ensuite avec la culture française par l'intermédiaire de la culture grecque (d'une certaine façon, la Moldavie tirera bénéfice, en outre, du Settecento russe et polonais); la Transylvanie se dirige vers le latin et l'italien par voie directe ou par l'intermédiaire de la culture austro-hongroise. En Valachie, quelques princes phanariotes, des boyards et des représentants du clergé inaugurent ces contacts dès les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ceux-ci ne font qu'augmenter dans la seconde moitié du siècle, époque des Métropolitains Kesarion et Grigore<sup>76</sup>, alors qu'en Moldavie (chez les amateurs de littérature et chez les copistes) se dessinent à peine les premières manifestations d'un intérêt pour l'Occident. Ce n'est que vers la fin du siècle, c'est-à-dire après 1770<sup>77</sup>, que sous l'égide de la Métropole de Iassy (Leon Gheuca, Iacov Stamate, Amfilohie Hotiniul) y paraissent des traductions du français, d'après la version grecque.

En Transylvanie, les moments, les circonstances et les réalisateurs ne sont pas les mêmes, et de ce fait, la situation y est encore différente. Les Transylvains s'orientent vers la culture latine à partir de la date de leur rattachement religieux à Rome et de la fondation du «dominium de Blaj» (1754) sous l'évêque Inochentie Clain, homme politique qui était décidé à servir les grands idéaux roumains communs aux classes moyennes et à la petite noblesse, à savoir de prendre la direction des combats pour l'affirmation nationale. Ce mouvement politique, social, national et religieux atteint sa maturité après 1780 et son point culminant avec les représentants de l'Ecole Transylvaine: de 1780 à 1820 s'inscrivent les années de gloire de la Renaissance nationale roumaine. Cette époque voit naître une intense et vaste opération de substitution lexicale orientée vers le latin et les langues romanes qui se fait d'abord dans le domaine de la terminologie, processus intéressant de formation de synonymies stylistiques<sup>78</sup>.

<sup>75</sup> A. NICULESCU, *op. cit.* (N 72).

<sup>76</sup> A. DUȚU, *Coordonate ale culturii românești în sec. XVIII.*, București 1968, p. 117–212.

<sup>77</sup> A. DUȚU, *op. cit.*, p. 217–248.

<sup>78</sup> ALEXANDRU NICULESCU, *Premesse sul problema dei rapporti culturali linguistici italo-rumeni*, in: *Actele celui de al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică*, II, București 1971, p. 893–904 (p. 902–904).

A la même période, on assiste aussi à un changement radical des modalités de l'expansion du vocabulaire: les emprunts et les néologismes deviennent beaucoup plus nombreux que les calques. Autrement dit, la structure étymologique du vocabulaire roumain littéraire commence à se modifier (les fonds latino-roman et latino-germanique gagnent en importance), et les procédés de développement se transforment. Par contre, la structure de la phrase littéraire roumaine, soumise dans une très large mesure aux modèles religieux slavo-byzantins, reste encore inaltérée.

Cette évolution porte ses fruits, en Valachie aussi, après 1821. Les conditions sociales et politiques qui règnent dans cette province amènent au pouvoir, à la suite de la révolte de Tudor Vladimirescu et de la destitution des Phanariotes, la petite noblesse et la classe marchande. Ces deux couches sociales, évinçant les grands boyards (la *protipendáda*) aux prétentions raffinées (*ighemonicón*), ouvrent largement la porte aux influences françaises et italiennes et donnent naissance, vers 1825–1830, à la période *valaque* des Lumières roumaines. Cette époque diffère de la première en ce qu'elle s'intéresse surtout à l'Europe romane contemporaine (à l'encontre de la latinisation historisante, de la Transylvanie) et en ce qu'elle affirme un esprit égalitaire, démocratique, qui annonce 1848. La période de 1821 à 1850 – qui coïncide, dans les grandes lignes, avec celle de Ion Heliade Rădulescu – oriente le lexique et les structures stylistiques de la phrase littéraire roumaine vers les langues romanes occidentales, surtout vers l'italien et le français, et ceci dans un mouvement d'esprit plus roman que latin, plus contemporain qu'historique, sans aucun agent de transmission non roman (grec, russe ou allemand). Ainsi s'explique, sur le plan social et culturel, l'affirmation d'ordre général formulée, avec une belle intuition, par S. Pușcariu: «Dans les Principautés roumaines, où ce mouvement de renaissance était venu de Transylvanie, la romanisation ne s'est pas produite dans un sens latin, mais dans un sens néo-latin»<sup>79</sup>.

La dernière province roumaine à s'aligner sur le processus de modernisation occidentale fut la Moldavie: un certain immobilisme social et politique, les privilèges dominants de la haute noblesse grecque et roumaine y maintiennent en place les structures culturelles archaïques jusque vers les années trente du siècle passé. Malgré les efforts et l'enthousiasme de Gh. Asaki, ce n'est que vers 1835–1840, avec M. Kogălniceanu, Vasile Alecsandri et Alecu Russo, que la culture et la langue roumaines de Moldavie s'ouvrent à l'Occident roman.

Autour des années 1840–1850, nous pouvons estimer que les trois zones de culture roumaines sont en contact direct avec la Romania occidentale. C'est le point de départ de la langue et de la culture roumaines modernes. Après onze ou douze siècles d'isolement, le roumain retrouve, par l'entremise de la culture, la place qui lui revient dans le monde roman.

<sup>79</sup> *Op.cit.* (N 8), p. 434.

Concluons. La romanité de la langue roumaine d'aujourd'hui n'est pas seulement un problème de structures linguistiques, mais aussi un problème de structures socio-culturelles. Le roumain est un phénomène roman *sui generis*. Séparé de l'Occident latin à partir du VI<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècle, il conserve sa structure linguistique latine malgré la perte presque totale de sa culture latine et malgré son intégration à la culture byzantino-slave. Une *language loyalty* ininterrompue, qu'Armbruster appelle «conscience de la romanité»<sup>80</sup> (pour laquelle nous possédons des preuves indirectes depuis le X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècle), et l'attachement invariable des locuteurs à leur langue romane, ont triomphé du manque de contact direct avec la culture latine. Le roumain est la seule langue romane à ne pas avoir bénéficié de la culture latine religieuse ou laïque du Moyen Âge, mais à s'être rapproché du monde latin à travers un intermédiaire non roman. En tout temps, la langue roumaine a eu des moments de contact avec l'Occident latino-roman: tout d'abord, il y a eu les rapports avec Byzance, héritière de Rome (IV<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> siècle); ensuite, sur le territoire daco-roumain, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve des écrits isolés en caractères latins utilisant l'orthographe hongroise et polonaise, introduits par les calvinistes (*Carte de Cintece*, psautier, 1570–1575) ou les catholiques (*Tatăl nostru*, 'Notre Père', 1593). Chez Grigore Ureche, on rencontre l'idée de l'origine des Roumains *de la Rîm* ('de Rome'); dans les écrits de Miron Costin et de Dimitrie Cantemir transparaît une certaine conscience de la supériorité du style médiéval latin. Viennent ensuite la pénétration de l'italien par l'intermédiaire du néo-grec, l'influence française transmise par le néo-grec et le russe et enfin l'orientation vers le latin par l'entremise de Vienne et de Budapest.

Même si c'est de manière discontinue, la «conscience de la latinité» s'est manifestée sous différentes formes. Mais ce qui caractérise la *dernière* période de ces contacts (le XVIII<sup>e</sup> siècle), c'est l'enthousiasme pour la langue et la culture latines en Transylvanie: il s'agit là d'une conséquence de l'attitude politique d'un groupe social opprimé qui, tout en luttant pour ses droits, affirme sa noblesse historique. Comme le dit O. Densusianu: «Les jeunes Roumains, en apprenant le latin et le roumain, ne pouvaient que se persuader de plus en plus de l'origine romaine de notre langue et commençaient à répandre cette conviction parmi leurs compatriotes»<sup>81</sup>. Ce sont eux qui deviennent, selon l'affirmation d'A. Armbruster, «les chefs de ce combat», qui invoquent, à l'appui de leurs revendications, l'ancienneté ininterrompue et la noble ascendance latine «des Roumains de l'ancienne Dacie impériale, transformant ainsi la romanité en un instrument politique utilisé consciemment dans leur combat national»<sup>82</sup>. Si nous ajoutons à cela des efforts entrepris, sous l'impulsion transylvaine, pour moderniser la langue et la culture roumaines dans les Principautés, après 1821, ainsi que les courants italiano- et francophiles de l'époque

<sup>80</sup> A. ARMBRUSTER, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, București 1972.

<sup>81</sup> O. DENSUSIANU, *Literatura română modernă*, București 1943, p. 14.

<sup>82</sup> *Op.cit.* (N 80), p. 214.

marquée par Gh. Asaki et Ion Heliade Rădulescu, nous pouvons affirmer qu'au cours du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle est née, dans les zones de culture roumaine, une *culture loyalty*<sup>83</sup> envers le monde latin et roman. Grâce à elle, les emprunts du latin et des langues romanes ont pu pénétrer en masse et dans un laps de temps très court. Le roumain a adopté avec aisance les modèles de la culture romane occidentale et s'est réinséré dans le monde néo-latin; grâce à ce processus de réromanisation accéléré, il a pu compenser ses pertes et effacer ses discontinuités. Aucune autre langue romane n'a transformé aussi vite ses structures stylistiques et lexicales médiévales et orientales (XVII<sup>e</sup> siècle) en structures modernes, occidentales (XIX<sup>e</sup> siècle). Le XVIII<sup>e</sup> siècle est la période de transition roumaine: d'Orient à Occident, du Moyen Age à l'époque moderne. Moins de deux siècles seulement séparent Ion Heliade Rădulescu, Alecsandri et Eminescu de leurs prédécesseurs Ion Neculce et Dimitrie Cantemir.

On peut donc affirmer que le roumain est vraiment «autrement roman» que le reste du monde néo-latin. Sa romanité est le résultat d'une très ancienne et constante *language loyalty*, fidélité à la structure latine de la langue d'origine, renforcée par une *culture loyalty* tardive et complexe, fidélité enthousiaste envers la culture latine de l'Occident roman retrouvé. Etudier le roumain comme langue romane, c'est prendre en considération tous les flux et reflux de la romanité (ou, selon le terme proposé par R. Ruggieri en 1966, de la romanité<sup>84</sup>, les chemins de propagation ouest-est et est-ouest, la multitude et le diversité des voies de contact, en un mot c'est étudier l'histoire complexe, sinueuse et contradictoire d'une langue et d'une culture qui ont toujours voulu être latines. Aujourd'hui, langue et culture roumaines sont romanes.

București

Alexandru Niculescu

<sup>83</sup> *Culture loyalty*: réaction linguistique déterminée par l'adhésion fidèle à une culture de prestige. Elle peut modifier les effets de la *language loyalty*, en les renforçant ou, au contraire, en les affaiblissant (A. NICULESCU, *Language loyalty – Culture loyalty*, *RRLi*. 20 [1975], 393–395).

<sup>84</sup> R. N. RUGGIERI, *Romanità e «Romanicità»*, *Societates Academica Daco-romana, Acta Philologica* 5 (1966), 117ss.